



HAL
open science

Gide entre Darwin et darwinisme social

Jean-Michel Wittmann

► **To cite this version:**

Jean-Michel Wittmann. Gide entre Darwin et darwinisme social. Bulletin des amis d'Andre Gide., 2020, 205-206, pp.57-67. hal-02892463

HAL Id: hal-02892463

<https://hal.science/hal-02892463>

Submitted on 7 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gide entre Darwin et darwinisme social

Les idées de Darwin, à commencer par les deux notions fondamentales de « lutte pour l'existence » et de « sélection naturelle », ont laissé une trace importante dans la littérature au tournant du XIX^e siècle et du XX^e, même si elles ont été parfois mal comprises, détournées ou utilisées de manière purement analogique par les écrivains. Dans son ouvrage sur le « darwinisme social », c'est-à-dire « l'extension aux sociétés humaines des lois darwiniennes de “la lutte pour l'existence” et de “la sélection naturelle”¹ », Jean-Marc Bernardini distingue ainsi quatre formes différentes de cette imprégnation de la littérature par les idées darwiniennes. Certains écrivains font « simplement référence à des termes darwiniens ». Quelques-uns utilisent une méthodologie qu'ils « empruntent aux sciences naturelles » et importent dans « le domaine de la critique littéraire ou artistique voire dans leur technique narrative ». D'autres « développent une philosophie évolutionniste qui inspire les problématiques de leurs ouvrages ou fonde les thèses défendues dans leurs œuvres ». Enfin, certaines œuvres « mettent en scène des personnages caractérisés comme darwiniens sociaux ou exploitent une trame dramatique centrée sur les agissements de darwiniens sociaux² ». Si le sociologue fait référence à Gide, à plusieurs reprises, c'est en fait à Charles Gide, logiquement impliqué dans les débats autour de cette question du darwinisme social. Le neveu, pour sa part, dont on sait qu'il a été un lecteur assidu et passionné de Darwin, est à peine mentionné dans cet ouvrage. Pourtant, on s'aperçoit d'une part que les notions de « lutte pour la vie » et de « sélection naturelle » ou de « survivance du plus apte » sont bien présentes dans son œuvre, de différentes manières et dans différents contextes, et d'autre part, qu'il n'a pas hésité à recourir à ces notions en les appliquant, non seulement à la nature, mais aussi à la vie psychologique et sociale. Par-delà la question de l'influence de Darwin sur Gide, bien étudiée par David Walker³, c'est son utilisation des notions darwiniennes de « lutte pour la vie », de « survivance du plus apte », mais aussi sa position en face du darwinisme social, c'est-à-dire d'une idéologie qui dérive du darwinisme sans se confondre avec lui⁴, que nous voudrions préciser.

¹ Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie*, Paris, CNRS éditions, 1997, p. 17.

² *Ibidem*.

³ Voir David H. Walker, « Gide, Darwin et les théories évolutionnistes », *BAAG* n° 89, janvier 1991, p. 63-75, qui montre bien l'influence de Darwin sur la pensée et les écrits de Gide, en soulignant, notamment, comment la vision de Gide, rappelée dans *Si le grain ne meurt*, d'une histoire régie par la contingence, rejoint la pensée de Darwin, qui accorde une importance au hasard. Cet article, en revanche, ne revient pas sur le « darwinisme social »

⁴ Comme l'observe Bernardini, la question de savoir si Darwin a été « le promoteur, le relais ou le simple témoin à son corps défendant d'un courant idéologique spécifique » et « si l'œuvre scientifique de Darwin est annonciatrice ou porte en germe les dérives darwiniennes sociales » a

Une utilisation analogique des notions darwiniennes

Le goût de Gide pour les sciences naturelles, mais aussi pour l'observation de la nature, l'entomologie ou le jardinage, est attesté à la fois par son journal et par ses mémoires, et il a perduré tout au long de sa vie. Son intérêt pour l'œuvre de Darwin est également attesté par de multiples occurrences, dans son œuvre. Il n'a cessé de la lire, comme en témoigne le Journal, et c'est aussi une des lectures du narrateur de *Paludes*. Il n'est donc pas étonnant que Gide observe la nature en lecteur de Darwin qui garde toujours en tête les idées de lutte pour la vie et de sélection naturelle, à laquelle il fait régulièrement référence dans son Journal. Il déclare par exemple « admire[r] parmi les plantes dites potagères, que beaucoup d'espèces (qui pourtant eussent pu servir à notre nourriture) sont négligées parce que d'autres ont remporté le prix dans cette lutte pour la vie qui prend ici la forme d'un effort vers la succulence⁵. » Ou encore, il observe, dans un texte publié en 1939 :

Darwin donne une peinture saisissante de ce champ de bataille qu'est le moindre lopin de terre où tout ce qui vit entre nécessairement en compétition et lutte féroce, désespérément pour la vie, lutte pour la volupté, pour l'amour. Dans le monde végétal, les plus forts et les mieux doués supplantent et étranglent les faibles, leur enlèvent les sucs nourriciers, l'air, la place que leur besoin de joie serait en droit d'espérer⁶.

Or pour Gide, la nature offre un spectacle qui doit permettre de mieux comprendre l'homme. Comme en écho à cette conviction, Vincent s'exclame, dans *Les Faux-monnayeurs*, juste avant de disserte sur « la sélection » : « Ah! quelle bonne école qu'un verger, qu'un jardin ! et quel bon pédagogue, souvent, on ferait d'un horticulteur⁷ ! ». Gide lui-même s'était appuyé sur la leçon de son jardin pour s'opposer à Maurras et à Barrès, à l'époque de « La Querelle du peuplier ». On sait par ailleurs que la référence à la nature, pour Gide, devait permettre de reconnaître la « prismatique diversité de la vie⁸ » et, du même coup, d'inscrire l'homosexualité dans un ordre naturel, ce à quoi fait écho, toujours dans *Les Faux-monnayeurs*, la manière dont Vincent, en critiquant les Goncourt, également attaqués dans le Journal, célèbre la manière dont « la nature a essayé tour à tour toutes les façons d'être vivante, de se mouvoir, usé de toutes les permissions de la matière et de ses lois⁹ ». En raison de son intérêt pour la nature mais aussi de sa situation d'écrivain engagé dans un combat à la fois moral et social pour légitimer l'homosexualité, Gide est donc particulièrement porté à

fait l'objet d'un débat durable : voir *Le Darwinisme social en France (1859-1918)*, op. cit., p. 17-25. Le darwinisme social résulte bien d'un détournement, au prix d'une déformation, des notions darwiniennes : voir notamment Daniel Becquemont, « Darwinisme social », in Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 1108-1119, et Patrick Tort, « Lutte pour l'existence, *struggle for life* », *ibid.*, p. 2720-2724.

⁵ Voir *Feuillets* [1925], J1, p. 1288 ; ces propos s'intègrent à une réflexion sur la nature inspirée par « les livres de Maeterlinck ».

⁶ « Printemps », SV, 889 (article paru vraisemblablement dans *Verve* n° 5-6, p. 1-5, début 1939).

⁷ *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 285.

⁸ Voir *Si le grain ne meurt*, SV, p. 255.

⁹ *Ibidem*.

recourir aux notions darwiniennes en les sortant de leur champ initial d'application, afin d'éclairer la vie morale et sociale.

Dans l'œuvre de Gide, la référence aux idées darwiniennes de « lutte pour la vie » et de « persistance du plus apte » excède d'ailleurs largement le domaine de la vie sociale ou même morale. On la retrouve par exemple au détour d'un article sur « l'évolution du théâtre », en 1904, où Gide évoque les pièces non représentées, mais qui appartiennent pleinement à l'histoire du théâtre et qui sont de véritables œuvres littéraires, en faisant explicitement référence à Darwin et à « la sélection naturelle » parmi « les animaux vivant en société ». La référence à Darwin reste ici purement analogique et conduit au demeurant à mettre en évidence un écart par rapport à la loi de la sélection, dans la mesure où « l'artiste non joué s'enferme dans l'œuvre, se dérobe à l'évolution générale et finit par s'y opposer¹⁰ ». On est donc loin de la démarche de Bourget ou de Brunetière qui fondaient pour leur part leur vision de l'histoire littéraire sur le principe darwinien de la lutte pour la vie¹¹, mais cette référence à Darwin dans une étude critique de Gide témoigne sinon d'une obsession, du moins d'une forme d'omniprésence des idées darwiniennes dans la culture gidienne comme dans celle de ses contemporains.

Ce qui est frappant dans le cas de Gide, c'est que cette référence, qui signale son ancrage dans le XIX^e siècle, est restée présente d'un bout à l'autre de son œuvre. Déjà, dans une page fondatrice de *Littérature et Morale* où il expose les fondements de son individualisme en affirmant que « chacun » est « plus précieux que tous », il utilise les idées darwiniennes pour rendre compte de la vie morale :

Il est aisé de considérer l'âme comme cette particule de terrain où maintes plantes distinctes croissent et tant d'insectes vivent. Il y a surabondance, il y a lutte, il y aura donc suppression. – c'est trop, c'est trop ! Si l'on n'arrache celle-ci, elle étouffera celle-là. Si vous n'arrachez rien, la nature va disposer de la lutte¹².

Presque un demi-siècle plus tard, la référence à la lutte pour la vie permet encore à Gide d'exposer les ressorts de la vie intellectuelle et morale :

C'est indépendamment de notre volonté que les idées en nous se forment et se développent. Pour elles s'établit une sorte de *struggle for life* de persistance de la plus apte, et certaines meurent d'épuisement. Les plus drues sont celles qui s'alimentent non point d'abstraction, mais de vie ; ce sont celles aussi bien qui se laissent le plus malaisément formuler¹³.

C'est donc à partir de la notion darwinienne de lutte pour la vie que Gide peut se représenter et comprendre le développement de ses idées, voire de son œuvre, puisqu'il observe aussitôt, comme en écho lointain à la *Postface de Paludes* où il expliquait déjà la croissance de son œuvre : « L'histoire d'une idée serait intéressante à écrire. Il se peut aussi qu'une idée meure. Oui, ce serait un beau sujet : la naissance, la vie et la mort d'une idée¹⁴. »

De Darwin au darwinisme social

¹⁰ Voir « De l'évolution du théâtre » (1904), EC, p. 435.

¹¹ Voir Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918)*, op. cit.

¹² *Littérature et Morale* (1897), J1, p. 257.

¹³ J2, 11 avril 1942, p. 809.

¹⁴ *Ibidem*.

Non seulement Gide sollicite fréquemment les notions de lutte pour la vie et de survivance du plus apte, dans des contextes assez différents les uns des autres, mais encore il le fait sans grand souci de rigueur, ou du moins sans se soucier de tirer toutes les conséquences de l'application de ces notions darwiniennes à différents domaines. L'usage de ces notions par Gide – semblable à celui de nombreux écrivains de sa génération – est donc souple, pour ne pas dire opportuniste. Il n'hésite pas à instrumentaliser les théories darwiniennes pour s'opposer, notamment, à Barrès. En 1910, il fait référence au spectacle de la nature et, implicitement, à la notion de lutte pour la vie, pour critiquer la théorie de l'enracinement :

Ô Barrès ! Combien différent du vôtre est l'enseignement que j'écoute dans le livre de la nature ! J'admire chaque animal chasser loin de lui ses petits dès qu'ils sont aptes à se suffire. Si le sol ne réussit pas longtemps de suite la même culture, ce n'est point tant qu'il s'appauvrisse, mais bien surtout parce que, selon un phénomène d'exosmose récemment découvert, chaque plante distille par ses racines un poison pour la plante qui lui ressemble¹⁵...

Mais déjà, en 1898, et de manière plus ambiguë, ou plus retorse, Darwin lui fournit les armes de sa riposte à Barrès. Dans son article, Gide défend en effet la singularité individuelle et le bienfait du déracinement en prenant l'exemple de Racadot, le personnage des *Déracinés* qui finit décapité après avoir commis un crime crapuleux. Gide juge ce personnage intéressant parce que précisément contraint à « l'originalité » par son déracinement. Or pour étayer son argumentaire, il recourt à l'idée suivant laquelle l'individu évolue, comme tout « organisme », et invente une « modification propre » pour faire face à « un sensible apport de nouveauté extérieure¹⁶ ». Racadot n'est rien donc qu'un animal qui s'est adapté aux circonstances particulières nées de son déracinement, dans le contexte global de la lutte pour la vie. La tonalité « darwiniste » de cet argumentaire est accentuée par la formulation d'un autre postulat, qui repose implicitement sur le parallèle établi entre l'histoire des peuples et l'évolution des espèces : « Les événements historiques qui nous ont le plus dépayés sont certes ceux qui ont fait le plus de victimes, mais aussi ceux qui ont échauffé, éclairé le plus grand nombre de héros ; c'est un tri¹⁷ », observe Gide. Ce « tri », c'est donc la sélection naturelle. Au terme de son article, il célèbre ainsi « l'homme fort », celui qui peut tirer parti de la « lutte contre *l'étranger* » que représente le déracinement, mais il conclut aussi au bien-fondé de la doctrine de l'enracinement pour les « faibles¹⁸ ».

Le problème, c'est que l'idée darwinienne de la sélection naturelle constituait une arme polémique efficace, mais dangereuse pour son utilisateur même, comme Gide allait en faire l'expérience. Le personnage de Racadot, érigé en vainqueur de la lutte pour la vie, est aussi celui qui, dans *Les Déracinés*, traqué par la police comme par ses créanciers, prononce une conférence publique où il explique

¹⁵ J1, 17 juin 1910, p. 639 ; un peu plus haut, le même jour, il développe l'idée, qu'il placera dans la bouche de Vincent, dans *Les Faux-monnayeurs*, suivant laquelle « les variétés les moins robustes donn[ent] souvent les plus belles fleurs ». Deux jours plus tôt, le 15 juin, il critiquait déjà l'idée de la « survivance du plus apte » en opposant Nietzsche à Darwin (voir *infra*, et note 22).

¹⁶ « À propos des *Déracinés* » (1898), EC, p. 6.

¹⁷ *Ibid.*, p. 7.

¹⁸ *Ibidem*.

notamment : « Vivre aux dépens d'autrui et par tous les moyens, tel est l'enseignement de la nature¹⁹ », en s'appuyant sur l'exemple du platane pris pour exemple par Taine, qui n'a pu croître et s'épanouir qu'en opprimant et en éliminant les arbres voisins. Il faut en effet se souvenir que le personnage de Racadot a été inspiré à Barrès par l'affaire Barré et Lebiez, deux criminels qui avaient développé les thèses du darwinisme social avant leur exécution ; Racadot expose donc dans sa conférence une vision de la société et des rapports humains gouvernée par les idées de lutte pour la vie et de sélection naturelle, ce qui le conduit finalement à justifier l'individualisme le plus radical. En présentant Racadot comme le seul personnage véritablement intéressant des *Déracinés*, à grand renfort, qui plus est, d'arguments darwinistes, Gide courait donc le risque d'apparaître comme un promoteur de cet individualisme féroce, justifié apparemment par les deux principes de la lutte pour l'existence et de la sélection naturelle.

Gide s'est-il laissé entraîner un peu trop loin par son désir de s'opposer de façon frappante à Barrès et, bien sûr, par sa familiarité avec les idées de Darwin ? Toujours est-il que dans les décennies suivantes, sans renoncer à faire référence aux notions darwiniennes, il va s'employer précisément à critiquer la posture de ceux que l'on appelle à l'époque, après le succès de la pièce d'Alphonse Daudet, *La Lutte pour la vie*, les *struggle for lifer*²⁰, ces tenants d'un individualisme moderne qui conçoivent la vie comme une bataille dont il importe d'abord de sortir vainqueur. Ainsi, la question des implications morales de la lutte pour l'existence est directement abordée dans *Les Faux-monnayeurs*, notamment à travers le personnage de Lilian Griffith. Le récit du naufrage de la Bourgogne conduit en effet Lilian à prôner une morale qui est bien celle des vainqueurs de la lutte pour l'existence et qui confine à l'égoïsme. Gide prend soin de ne pas donner à ce récit qui prend des allures d'apologue une conclusion trop univoque, notamment avec l'histoire du canot de sauvetage où l'on empêche les survivants de monter en coupant leurs mains si nécessaire. Cette anecdote revient à mettre en balance et le droit de la communauté de survivre quitte à sacrifier l'individu, et le droit de l'individu de rester en vie, au risque de mettre en péril la communauté. Il n'empêche que cette histoire achève de faire de Lilian un type, celui du *struggle for lifer*, et un type condamné explicitement un peu plus loin par « l'auteur » lorsqu'il « juge ses personnages », sans compter l'ironie de sa disparition en Afrique, marquée par l'allusion aux mains coupées, qui fait écho au récit du naufrage de la Bourgogne.

Dans ce récit, la volonté de se démarquer non tant de Barrès que de l'argumentaire qu'il avait lui-même développé pour s'opposer à Barrès, est évidente. Le récit du naufrage fait lui-même écho à un récit des *Déracinés*, où Barrès, pour qualifier la situation de Racadot, encore lui, abandonné par ses amis alors qu'il leur avait ouvert les pages de son journal, évoque le souvenir d'un

¹⁹ Barrès, *Les Déracinés* (1987), Paris, Champion, 2004, p. 416.

²⁰ Voir Marc Angenot, « Chapitre 40. Migrations d'un idéologème : "La Lutte pour la vie" », en particulier les notes 19 et 20, *Médias 19* [en ligne], URL : <http://www.medias19.org/index.php?id=12425>.

nauffrage où certains hommes avaient survécu en suçant le sang de leurs compagnons d'infortune. Ce qui est plus frappant encore, c'est que Gide fait reprendre à Lilian l'image de l'âme humaine comme théâtre d'une lutte pour la vie, déjà présente dans son essai *Littérature et morale*. Lilian compare en effet son cœur au canot de sauvetage en expliquant que, forte de son expérience lui ayant révélé la dureté de la lutte pour l'existence, « à un tas de sentiments délicats, désormais, [elle] couperai[t] les doigts et les poignets pour les empêcher de monter et de faire sombrer [s]on cœur²¹ ». La lutte pour l'existence conduit donc Lilian à éliminer de son âme l'altruisme et la compassion, pour ne laisser de place qu'à l'égoïsme. La conclusion ne vaut pas seulement pour la vie morale, mais elle peut être extrapolée à la vie sociale et pourrait alors être formulée de cette manière : la lutte pour l'existence conduit peut-être à la survie du plus apte, ou du plus fort, mais pas à celle du meilleur.

Gide, critique du darwinisme social ?

Cette critique de la notion de « survivance du plus apte » est au demeurant présente bien avant *Les Faux-monnayeurs*. Dans un passage de son journal, en juin 1910, il évoque sa « déconvenue » en constatant dans son jardin la « disparition des espèces et des variétés rares » et le « triomphe des communes et des médiocres », ce qui le conduit à citer, suivant sa formule, « Nietzsche anti-Darwin », pour qui « ce ne sont pas les hasards heureux, les types de sélection, qui ont le dessus, mais les types de décadence²² ». Dans *Les Faux-monnayeurs*, Vincent critique pour sa part le principe de « la sélection » naturelle en évoquant la « fantaisie expérimentale d'un horticulteur audacieux qui [...] s'avisait d'élire au contraire les individus les plus débiles, – et les floraisons incomparables qu'il obtint²³. » Cette critique de la survivance de plus apte montre bien, si besoin était, que Gide, toujours prêt à faire référence au darwinisme, l'utilise de manière opportuniste, pour servir ses propres positions éthiques. D'un côté, contre Barrès, en 1897, il brandit l'argument de la survivance du plus apte pour s'opposer à l'enracinement en faisant valoir l'épanouissement possible des déracinés, pour peu qu'ils soient forts. De l'autre côté, il remet donc en question le principe même d'une sélection qui favorise les plus aptes. Cette contradiction apparente s'explique cependant facilement. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit pour Gide de défendre l'individualisme, la singularité individuelle, c'est-à-dire, en réalité, le sentiment de sa différence. Cela se vérifie encore lorsqu'il dénonce l'incapacité de Sparte, incapable de produire de grands hommes précisément parce qu'elle pratiquait une sélection au profit des plus forts : « Pourquoi Sparte n'eut pas de grands hommes. La perfection de la race empêcha l'exaltation de l'individu. [...] Par la suppression des malingres, on supprime la variété²⁴. » Ce qui importe à Gide, c'est donc moins la théorie de Darwin en elle-même – ou plutôt sa perception commune – que l'argument qu'elle lui fournit, quitte à paraître tour à

²¹ Voir *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 220.

²² Voir J1, 15 juin 1910, p. 638.

²³ Voir *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 285-286.

²⁴ J1, *Feuillets* (1900), p. 302.

tour défendre deux visions antagonistes voire contradictoires de la lutte pour la vie.

Pour autant, il n'est pas contestable que Gide, au lendemain de la Première guerre et notamment à partir des *Faux-monnayeurs*, a pris clairement ses distances avec les idéologies comportées ou étayées par le darwinisme social, comme l'eugénisme. Le personnage de Strouvilhou, dont le discours est bien celui du darwinisme social, prône « l'amélioration de la race » et « la suppression des malvenus²⁵ », dans une société appliquant méthodiquement le principe d'une sélection naturelle. Or dans l'axiologie du roman et par-delà l'ambiguïté généralement cultivée par Gide, qui veut inquiéter son lecteur sans lui faire la leçon, la morale de Strouvilhou apparaît nettement condamnable. Force est cependant de constater que cette condamnation de l'eugénisme, forme extrême de la sélection, participe toujours de cette défense de celui qui est différent, singulier, celui qui a une écharde dans la chair.

La distance critique avec le darwinisme social et, surtout, avec le racisme et l'impérialisme qu'il prétend justifier, se manifeste néanmoins ponctuellement dans l'œuvre postérieure de Gide. L'allusion à Darwin et à la « survivance du plus apte », en marge du *Retour du Tchad*, mérite ainsi d'être soulignée. Engagé dans un échange polémique avec un certain Édouard Julia qui remet en question ses critiques des compagnies concessionnaires, en 1927, Gide note en effet : « M. Éd. Julia se garde bien de citer la suite de mon texte, simple commentaire de ce que Darwin appelait "la persistance du plus apte"²⁶. » Or en fait de « survivance du plus apte », il s'agit bien dans ce contexte de la loi du plus fort et du plus malin, puisque Gide, dans son texte, évoque la manière dont certains, précisément parce qu'ils n'ont aucune morale ni aucune humanité, tirent un profit maximal de l'exploitation cynique des indigènes. Ce qui fait l'intérêt et la force de cette allusion ponctuelle, c'est évidemment son contexte, puisque le darwinisme social a servi de justification au principe même de l'impérialisme et du colonialisme, en prétendant justifier la domination d'un peuple sur un autre, d'une *race* sur une autre, suivant la terminologie de l'époque.

De même, dans son Journal, au début des années 1930, s'il évoque la lutte pour la vie entre les peuples, en rappelant un échange avec Marcel Drouin, c'est pour déplorer, en s'opposant à son beau-frère, que cette lutte pour la vie, à l'échelle des peuples, favorise ceux qui sont « industriels et positifs », au détriment des « peuples mal doués pour la lutte et mal outillés ». Une fois encore, il s'agit néanmoins d'abord de dénoncer « le fatal étouffement de tout le rare et le délicat par le commun robuste et brutal », le « rare et le délicat » étant d'abord l'individu vulnérable en raison de sa différence²⁷.

*

Ce qui frappe dans l'œuvre de Gide, c'est à la fois la récurrence des notions darwiniennes et la complète liberté, pour ne pas dire la légèreté avec lesquelles l'écrivain les utilise. Les notions de lutte pour la vie et de survivance du plus apte, en particulier, viennent régulièrement étayer sa pensée, dans une perspective

²⁵ Voir *Les Faux-monnayeurs*, RR2, p. 419.

²⁶ *Le Retour du Tchad*, appendices, SV, p. 701.

²⁷ Voir J2, 8 mars 1932, p. 356.

essentiellement illustrative, sans qu'il hésite à les mettre au service de ses propres convictions morales ou idéologiques, en les tirant dans le sens qui lui convient. Même s'il applique à la vie humaine et sociale les principes darwiniens, ce qui est le principe même du darwinisme social, Gide est resté imperméable à cette idéologie. Les mêmes positions éthiques, fondées sur le respect et la défense de la singularité individuelle et de la différence, qu'il défend en instrumentalisant les concepts darwiniens, le conduisent naturellement à garder ses distances notamment avec le racisme. La légèreté avec laquelle il fait référence à ces notions darwiniennes, sans se soucier beaucoup de la théorie elle-même – alors même qu'il a vraiment lu Darwin – tient aussi à la méfiance, souvent réaffirmée dans son œuvre, face à toute théorie, à tout système de pensée rigide dont l'individu s'expose toujours à devenir le « cave ». S'il se sert de Darwin pour s'opposer à Barrès, il note de manière significative : « Toute théorie n'est bonne qu'à condition de s'en servir pour passer outre. La théorie de Darwin, celle de Taine, celle de Quinton, celle de Barrès²⁸... ». Reste toutefois la fascination de Gide pour l'idée même de lutte – un mot omniprésent dans son œuvre –, qui explique sans doute en partie sa fascination pour la notion darwinienne de lutte pour la vie. Sa représentation de la vie morale comme lutte des idées entre elles rejoint son idéal, façonné par le protestantisme, de perfectionnement moral et de désintéressement. Et comme il l'écrit dans son Journal, dès 1894 : il convient de ne pas « faire le bien ou le mal pour la récompense ; l'œuvre d'art en vue de l'action ; [...] la lutte pour la vie. Mais l'art pour l'art ; le bien pour le bien, et le mal pour le mal ; [...] la lutte pour la lutte et la vie pour la vie²⁹. »

²⁸ J1, Feuilletts [1918], p. 1082.

²⁹ J1, Feuilletts [1894], p. 191.